

## Du désert rouge

Élise Turcotte

Number 14, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15335ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Éditions Triptyque

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Turcotte, É. (1982). Du désert rouge. *Moebius*, (14), 9–12.

---

## ELISE TURCOTTE

### Du désert rouge

à Danielle Laurin, qui m'a demandé d'écrire cette histoire vraie, une fois, dans mon bar préféré ce soir-là, rouge et blanc et noir et presque nu, et puis elle le sait bien elle que rien n'est jamais fini

oui, plus tard, nous avons dit beaucoup de choses, beaucoup, beaucoup d'étoiles filantes du dedans. nous n'avons rien inventé, mais c'est de l'ombre, de l'ombre de chacun de nous que nous pleurons de l'oubli. d'une essentielle déchirure.

de l'inédit sur ton sourire et moi qui t'ai rencontré là sur le point de tout demander de crier ce malaise que je savais déjà parce que c'était écrit le naufrage le navire en perdition le désordre incroyable de nos vies

mais je n'ai rien dit encore dans la surprise oui non je ne pouvais pas m'arrêter là puisqu'à certains moments tout dépeuplés de tout nos corps ne suivaient plus le fil du récit ni rien et alors je te disais je commençais à te dire que ça n'existe pas je te disais cette peur de la mer comme un gouffre ma faim géante terrifiante et tu disais que c'était être rien qu'être et nous n'avons rien rencontré de plus désespéré comme soif c'est pour ça

rien qui se dise sans le sursaut incessant de ma mémoire si c'est elle toute entière dispersée dans mon corps garde-fou quelquefois j'y entendrai ta voix sur la route ta voix de minuit dans le rock la mienne dans les échos du scotch encore sans fin nos voix innombrables éparpillées sur le tapis rouge rouge comme le désert d'où je t'ai hurlé de venir me chercher s.o.s. de me lire dans les débris du sable nos voix oui dans les vêtements les cadres de portes les lettres d'amour de partout de nulle part les caresses les carcasses de rêves l'architecture de tout le jazz

quelquefois oui tu me voyais dire non avec la charge d'amour fissure qui me portait aux quatre coins de Montréal des bars secrets regards lèvres écarlates flash des nuits de fatigue à tout vouloir garder à se chercher

---

---

oui je nous reverrai escalader la ville bouche à bouche la langue dans le creux des vagues à dire ce qui ne se peut pas déjà je nous revois dans la violence de se toucher parfois comme si nous avions tout à l'instant comme si plus rien ne manquait cette sensation du tout qui me perdait à moi et c'était ça oui j'étais tout c'était peut-être l'expression la plus forte

je reverrai longtemps le ravage que nous avons fait l'un sur l'autre avions plongé dans un vertige plus grand plus fort que nous la musique déjà nous arrachait le plus sauvage du dedans aveugles de trop se voir comment plus tard ne pas s'imprimer dans la rupture sans équilibre je nous voyais déjà brisés dans l'écriture déjà cette peur de ne plus être cette passion de nous immense tu me manquais toujours déjà

et je disais je t'aime encore je t'aime répétant sans cesse tout l'amour ça ne se dit pas sans mal sans une étrange insistance une certaine concavité des corps se mouillant s'enveloppant langues désir salive tout le jour entre nos peaux fentes interstices d'où nous sommes peut-être une coulée de nos récits de nuits ma bouche t'appelant de toutes mes forces et plus encore d'eau de terre de feu dans la lumière d'ombre d'une tension de mourir

des rappels de mon corps et de toute perte il fallait bien que l'écriture en jaillisse éblouissante oui salissante comme le sang dans les veines de suicidés un peu plus tard je dirai à cet ami lointain inconnu je ne meurs pas non je ne suis pas quelqu'un qui meurs et de là de cette faille vivante sans cesse évanouie de ma pensée je ne comprenais plus certains gestes rauques que je disais soudain un orage s'entendait de moi un chant de folle fracas de récit d'avant la mémoire et c'est de plus loin que toi que nous

de plus loin que nous que je t'écris maintenant de cette voix qui n'est déjà plus moi comme je voudrais que ce soit de l'oubli

le désert rouge. c'est parce que j'y étais qu'il a fallu que tu caresses avec ta main mon visage. l'ombre de mon visage. du désert rouge, je ne sais pas pourquoi je continue à t'écrire malgré l'irréparable séparation entre nous. je continue à t'écrire malgré toi. ce silence de

---

---

l'écrit, la toute mémoire de notre amour, trace éblouissante sur mon corps, l'immense rivière gelée où je signe des passages inédits, à moi seule, cette force, peut-être, de l'abandon. depuis toujours. puis, plus tard, ce n'est plus de personne qu'il s'agit.

je t'avais dit retire-moi de l'absence où je suis parfois. un regard je ne sais pas, puis, comme après des nuits des jours de silence n'arrivant plus à reconnaître la voix au-dedans, je demandais l'histoire de ma foule immense. tellement de vie peut-être. dès le début je parlais dans le futur de nous. j'entendais la musique avec le souffle, la passion dans les brèches de corps étranglés sans un mot, tout arrêter pour me toucher sonore d'ailleurs d'un lieu qui n'a pas lieu jamais comme si depuis des millénaires que tu. je croyais que nous remplirions l'univers, que l'univers serait ouvert en nous dans la force du désir (« / / ouvre-moi, ce soir, il s'agit de nos bouches et de nos bras, et puisqu'il s'agit de nous / / ouvre-moi. » Nicole Brossard). et puis ça n'existe pas. rien que la démesure de l'écriture.

la nuit, oui toutes les nuits nous nous demandions l'impossible. cette nuit-là, tu allais me dire de venir toute entière de ne rien laisser à la surface de la terre, je ne te connaissais pas, nous dansions dans la musique et mon corps exprimait une violence inattendue à t'appeler. j'espérais que nous n'aurions pas peur de nos propres mémoires, que nous ne reculerions pas, c'était déjà si clair, l'évidence de la nuit et c'est ce que je voulais, que tu viennes me chercher à travers l'évidence de ma vie que je ne me savais pas savoir, pour peut-être n'en plus douter, ne plus contenir cette fulgurance de vivre du dedans, ne plus mourir, mourir oui.

d'où venions-nous? peut-être de cette région floue fluide de ne pas savoir, ce dépaysement dans le regard, l'irréparable solitude, de toute façon cette infranchissable distance entre nous. venions de cette zone d'ombre d'écriture où tout est rien, rien dans la douleur la plus profonde, mais dans la joie la plus étrange aussi, inquiétante, quand écrire n'a plus rien à voir avec la page, quand écrire c'est ne plus pouvoir écrire, ne plus pouvoir ne pas écrire non plus, tendre au silence pour que tu m'entendes, toucher par accident l'insaisissable.

---

je ne pourrai plus prononcer ton nom sans te tuer. cette journée-là, dans l'inédit de ton sourire, nous marchions à travers les arbres, c'était le presque-été juillet et je parlais la rupture, l'écart toujours d'aimer, de dire. oui, dites-moi quelque chose, embrassez-moi avec votre bouche qui m'appelle, la nuque, le visage, le désordre, ne m'abandonnez plus, portez-moi avec vous dans votre corps, retenez-moi dans votre regard. déjà je suis inconsolable. inconsolablement vivante.

j'ai voulu te dire. que je criais maintenant dans l'angoisse de ne pas crier. enlevée de mon propre cri, tu vois, comme au-dessus de la douleur. nous ne savions pas que nous pouvions devenir une souffrance morte. terrible. j'inventais comment on me retrouverait: disparue, détachée, égarée. je ne bougerais plus, je n'écrirais pas dedans la fièvre, je ne regarderais personne, je ne dirais pas où il ou elle, il n'y aurait pas la rue devant ma porte, ni les saisons, ni rien, j'attendrais debout, l'ennui devenu limpide, je serais peut-être entre quatre murs blancs comme je les aime, venue au monde, hantée par le refus, par la passion, par les trous qui me désirent le plus, hantée par moi-même, je ne dirais plus rien, je ne raconterais pas d'histoire, je n'aurais que la peau et les os et des traces de toi sur mon visage. ce n'est rien. je suis parfois si contente.

j'écris cette histoire pour la perdre. j'écris. peut-être que c'est noir. peut-être que je finirai bien par produire moi-même une petite lumière dense, très dense et qu'alors il n'y aura plus pour moi à tellement chercher à dire, que je cesserai de te chercher.

«Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du monde et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir été, mais pour en consigner le désert par lui laissé.»

*Marguerite Duras*